

*Henri Kléber-Gobron*

## *La musique du fleuve*

\*

\* \*

A l'aube de ses quatre-vingts ans, Arthur-Léon Bartreuse retrouve le reflet de sa vie sur l'onde bleu-grise de l'Escaut. Avec son physique peu avantageux et ses manières un peu rustres, Arthur défie le temps qui s'évapore et les aléas journaliers. Flanqué de son inséparable et fidèle épagueul breton, il tourne son regard vers l'horizon chargé de poésie. C'est un début de soirée parmi d'autres, les mouettes accompagnent les péniches, clament leur liesse tandis que l'épagueul hume l'air chargé d'odeurs de tourbe et de gazole. Tout est paisible et pourtant...

Arthur-Léon avait, très jeune, fondé sa société puis, fort de cette expérience, était devenu inspecteur du travail et, à ce titre, retrouvait quotidiennement le tumulte des entreprises industrielles longeant l'Escaut des limites de la Belgique jusqu'aux confins du vert Cambrésis. Exerçant de nouvelles fonctions, Arthur conservait pourtant la philosophie de l'entrepreneuriat. Dans le brouhaha des portes d'usine, des sirènes stridentes et des machines broyant, déformant, domptant la matière, au cœur de cet univers industriel, parfois dantesque, il rencontrait des regards sérieux, pénétrait le sens secret du travail des hommes du Nord autour du souffle brûlant du haut fourneau, derrière une machine-outil, dans les entrailles de la terre ou surveillant la transparence du rubis qu'acquiert le métal en fusion dans les ateliers de fonderie.

Ce matin, Arthur s'avancait vers Denain, Escaudin au milieu d'une avenue gorgée de bruine et balayée par un vent tenace et froid. Dans la monotonie de la plaine, les maisons ouvrières se recroquevillaient derrière les haies de troènes où quelques femmes épandaient le linge. Les rues s'entrecroisaient et se dissolvaient dans la masse des briques vieilles, des volets de bois et des toitures lavées par la pluie. Arthur gagnait l'entrée « C » de la gigantesque usine. L'odeur de l'eau tombant du ciel se mélangeait avec les effluves de charbon brûlé et d'acier en fusion. Il s'approchait doucement en voiture et, hypnotisé par la puissance de la production industrielle, sentait s'évanouir une partie de lui-même en se laissant porter dans un mouvement dirigé par les autres. Une puissante vibration le fit sursauter. Les lourds et massifs marteaux-pilons s'animaient avec une force et une précision étonnantes. D'un coup, les pilons donnaient forme à d'énormes masses métalliques qui se déminéralisaient et se laissaient écraser, cabosser

en silence. Arthur regardait avec fierté et toujours fascination toute cette vie, tous ces êtres humains périssables, vulnérables, fragiles dompter la nature, la transformer et étancher leur soif de puissance, de reconnaissance et d'amour du travail encore artisanal. Arthur rangea sa voiture et rentra dans l'immense usine.

Que ce soit dans une aciérie, un puits de mine ou une des nombreuses entreprises satellitaires, la venue d'Arthur racontait toujours et d'abord un rituel, une quasi solennité. Il accrochait son manteau et sa casquette au crochet, tournait le regard, saluait les abords, serrait les mains et très vite se mettait consciencieusement au travail. Il observait, analysait, jugeait d'une situation sans aucune espèce de dépendance ou de rivalité. Parfois intrigué, quelque chose lui échappait. Il regardait autour de lui et venait étancher sa soif de comprendre auprès de tous. Il savait faire parler, écoutait et recueillait ainsi l'information. Chacun savait qu'Arthur était profondément humain et bon gardien de la sécurité dans les ateliers. Précisément, il venait de repérer chez certains la difficulté d'accepter le dialogue. Beaucoup fuyaient le questionnement, même Francis, d'habitude si prolixe, se montrait très occupé. Décidément, aujourd'hui, l'échange verbal accrochait tandis que le langage des comportements trahissait un non-dit loquace.

Arthur était d'une intelligence normale mais jouissait d'une intuition et d'une opiniâtreté bien au-dessus de la moyenne. Il se laissait pénétrer par le négatif et le pressait de questions. Il traversa l'atelier de production en observant et ne découvrit rien d'inquiétant. Il observait, près du palan, la grande plaque peinte en noir sur fond jaune rappelant les consignes de sécurité. Il regarda sa montre. Il devait partir et eut juste le temps d'obtenir un rendez-vous avec le responsable de production, deux jours plus tard. « Peut-être suis-je trop suspicieux ? » se dit-il en regagnant sa voiture sous un ciel gorgé de pluie qui s'effondrait sur la plaine et venait gonfler l'Escaut. Les trombes d'eau l'isolèrent un instant dans les frontières de la carrosserie automobile. Se regardant dans le reflet du rétroviseur, il oublia ses interrogations du moment. Un autre chantier l'attendait.

C'était exceptionnel. Descendre dans la fosse n°3 et à la demande de l'ingénieur des mines, c'était une première pour Arthur. Il avait été très surpris d'être ainsi sollicité. La pluie avait cessé et le soleil scintillait sur les briques mouillées. Arthur arrêta sa voiture le long du quai des métallurgistes. Il semblait absorbé par une montagne désireuse de beau et de vérité. Il regardait le fleuve. Ces yeux étaient verts, de ce vert étincelant qu'ont ceux des figurines de porcelaine chinoise. Très intuitif et hypersensible, Arthur ressentait une vraie tristesse, une inquiétude qui agitait son âme. Il n'avait découvert rien de tangiblement inquiétant lors de sa dernière visite d'usine et pourtant, il sentait la mort planer et s'avancer insidieusement. Sa vie et son ultime refuge étaient l'Escaut et son

chapelet d'activités industrielles. « Bah ! C'est encore mon imagination qui prend le dessus sur le raisonnement. A suivre ! » se dit-il. De nouveau, son sourire éclaira son visage. Un marinier, debout dans la timonerie de sa péniche, le salua chaleureusement.

Arthur repartit en échangeant un rapide coup d'œil avec la jeune grenouille enhardie par la présence du soleil. Reprenant la route, il vit d'abord le terril puis le chevalet, enfin l'alignement des maisons, les jardinets, les enfants. Il réduisit la vitesse de la voiture et s'arrêta au pied du puits n°3. Il appuya sur la télécommande et un jeune homme vint l'accueillir. Le reste alla tellement vite, l'entrée dans la cage, la descente, l'ouverture sur le monde sous-terrain, la chaleur, le bruit et le café avec les « gueules noires ». Arthur en était tout abasourdi et contemplateur. Lui, si perspicace et suspicieux d'habitude se blottissait ici dans l'humilité, dans la pauvreté. Il se sentait inondé d'images de l'enfance, très loin des discours pompeux, loin des connaissances universitaires élargies à des zones d'ignorance où l'homme perd ses repères. Son retour à la surface, à la lumière, aspira son regard dans les profondeurs ondulantes et rassurantes du ciel.

Arthur quitta le monde de la terre, du bois et du fer. Il reprit sa voiture et suivit le tracé du fleuve, cet Escaut si beau, si calme, si patient, si noble dans la lumière de fin de journée. Arthur ne saura jamais si le fleuve l'aimait ou s'il éprouvait très simplement une proximité, une intimité portée par la poésie. Il laissait vagabonder son imagination quand tout alla très vite, le crissement des pneus, le choc, l'effroyable, les ténèbres. Ni le conducteur venant d'en face, ni Arthur à peine sorti du puits de mine ne se sont rendus compte des causes de l'accident routier. Banalité des événements, absurdité, trois morts, Arthur dans un profond coma, tel fut le résultat d'une seconde d'étourderie au volant.

Durant ses longues semaines d'inconscience, l'esprit d'Arthur déposa au conteneur les tribulations journalières et revint sur les rives de l'Escaut en oubliant le temps. Il revoyait l'économie des pays scaldiens s'épanouir, le rouissage du lin, le tissage des draps, la construction navale, la naissance des banques, l'éclosion des villes. Tout au long de ce majestueux fleuve et de ses affluents, exhalait une senteur d'herbe humide, de beurre, de sucre et de sueur. Les maîtres drapiers du XV<sup>ème</sup> siècle, un tantinet ironiques, habitaient l'esprit d'Arthur. Dressant leur noble silhouette, Van Eyck, Van der Goes, Dirk Bouts... redonnaient vie à la beauté erratique et farouche des paysages et des productions industrielles. Les métiers à tisser ronronnaient tandis que « l'agro-alimentaire » n'était pas en reste. Arthur retrouvait son fleuve joyeux, espiègle et toujours sublime, grand et solitaire. Une vibration puissante se répandait en lui. Cette plongée en terre de travail autour du fleuve prit fin quand Arthur se réveilla. Il avait chaud dans cette clinique du sud de la France où sa mère et sa sœur attendaient sa sortie du coma depuis presque vingt deux jours.

L'horizon s'efface derrière un camaïeu de gris. Arthur, près de l'Escaut, traverse une friche industrielle. A travers ses larmes percent quelques cris. Dans ses yeux grouillent les ombres noires d'un passé « immédiat ». Arthur se penche au sol, là où l'herbe reprend ses droits, et ramasse un morceau de plaque jaune où sont inscrites en lettres noires des traces de consignes de sécurité. Subjugué par un flot de souvenirs balayant quarante trois ans d'amnésie et de vie dans le sud de la France, Arthur entend planer sur ces débris industriels un mélancolique appel. Le jour commençant à décliner, il s'approche de l'Escaut, s'enfonce dans l'onde dorée, là où la musique du fleuve efface du cœur de l'homme tout ce qui n'est pas amour, beauté et vérité. Longtemps, son épagneul luttera au milieu du fleuve, tenant dans la gueule un morceau de plaque jaune aux lettres noires.

*Pour contacter l'auteur : [henri.kleber@laposte.net](mailto:henri.kleber@laposte.net)*